

Michaël Ferrier

**Sympathie  
pour le fantôme**

roman

L'INFINI

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

LA TENTATION DE LA FRANCE, LA TENTATION DU JAPON —  
REGARDS CROISÉS (dir.), Picquier, 2003.

CÉLINE ET LA CHANSON : DE QUELQUES OREILLES QUE LA  
POÉTIQUE DE CÉLINE PRÊTE AUX FORMES CHANTÉES, essai,  
Du Lérot, 2004.

KIZU (LA LÉZARDE), roman, Arléa, 2004.

TOKYO, PETITS PORTRAITS DE L'AUBE, roman, Gallimard, 2004 (Prix litté-  
raire de l'Asie 2005).

LE GOÛT DE TOKYO, anthologie, Mercure de France, 2008.

MAURICE PINGUET, LE TEXTE JAPON, INTROUVABLES ET  
INÉDITS (éd.), Seuil, 2009.

JAPON : LA BARRIÈRE DES RENCONTRES, Cécile Defaut, 2009.

*L'Infini*

Collection dirigée  
par Philippe Sollers



MICHAËL FERRIER

SYMPATHIE  
POUR LE FANTÔME

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

*Pour Éliane*

The past is never dead. It's not even past.

WILLIAM FAULKNER,  
*Requiem for a Nun*



*Dans les bibliothèques, un « fantôme » est une fiche, une planchette mise à la place d'un ouvrage ou d'un document pour signaler qu'il a été emprunté ou classé ailleurs. Il ne mentionne pas toujours le nom de l'emprunteur.*

*Mais, par coïncidence, « fantôme » est aussi un terme de technique musicale : quand on frappe une touche de piano, un harmonique de la note émise peut correspondre exactement à la fréquence selon laquelle une autre corde a été réglée. Cette corde se met alors à vibrer à son tour, par « sympathie » en quelque sorte, de façon audible. Ce phénomène est appelé : « fantôme ».*

*Je suis cette corde qui vibre : Sympathie pour le Fantôme.*

Alors oui, là ça va, ça s'écrit comme ça doit s'écrire, sans remords ni repentir, la fusée de la phrase. Il ne faut pas avoir peur d'y entrer, dans cette immense épaisseur de temps, cette énorme archive. Maintenant, ils se demandent tous d'où ils viennent, qui ils sont et ce qu'ils font ici, ils essaient de montrer qu'ils sont français ou, au contraire, qu'ils ne sont pas français, ils se raccrochent de plus en plus à leurs lois, leurs coutumes, leurs traditions ou leurs tribulations, leurs coiffures et leurs parlures, leurs régions, leurs religions. Ils sont fiers des empires de leurs pères et des serments de leurs frères. C'est le ramdam des mémoires, le grand tumulte mémoriel : l'une contre l'autre, elles s'épaulent tout en se poussant du coude, elles se soudoient mais elles se montrent du doigt.

La vérité, c'est qu'ils sont étanches à l'intérieur de la tête, oreilles murées, l'eau ne les touche pas. Leur problème, un certain embarras par rapport au temps, leur grande naïveté, croire que le temps passe, ils ne savent plus décrypter les messages des morts. Plus un être pour recueillir doucement

l'esprit des morts, pour parler après ça plus doucement aux choses... Plus personne ne sait comment se souvenir ou comment oublier, plus personne ne sait comment être français.

Voilà maintenant que je retourne le sablier des ans, je passe de l'autre côté du temps. Nous sommes à Tokyo, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, tout au fond d'une impasse remplie de fleurs et d'oiseaux. Il y a un grand cerisier près de la maison. Vous avez trouvé cette planque, aux antipodes, criblée de rires et de discussions en langue étrangère. On vous demande ce que vous faites, vous répondez au hasard : professeur de français, présentateur de télévision, organisateur de colloques, n'importe quoi... En fait, c'est très simple, vous écrivez, mais plus personne ne sait ce que ça veut dire ou presque, pas grave, vous êtes bien, vous lisez, vous dormez, vous vous promenez, vous ne sortez qu'à la nuit tombée, façon vampire ou loup-garou. Au bout d'un moment les gens doutent même que vous existiez, on vous fiche une paix royale. De temps en temps, un touriste de passage vient vous soutirer des renseignements, pour un film ethnographique, une enquête sociologique, un dictionnaire du zen... Il fait les questions et les réponses, il a déjà tout compris du pays, tant pis. Vous l'évincez plus ou moins gentiment. Le reste du temps, vous le passez à lire, encore, vous faites tourner la bibliothèque, vous entrez dans la langue du pays, vous passez vos journées à observer les femmes, vos nuits à goûter des sakés. Ce soir, un grand typhon s'élève de la nuit. Tout en haut, où nous sommes, la maison tremble sur ses tatamis.

Nous sommes à Tokyo, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, et pourtant vous êtes déjà ailleurs, vous remontez les siècles, vous escaladez le temps. Vous voici à Paris, à la fin du siècle précédent. Une terrible tempête a traversé la France, soufflant tout sur son passage, arbres déracinés, voitures renversées, toitures envolées. Elle est née à la pointe nord de la Bretagne et va traverser l'Europe d'ouest en est, s'engouffrant jusqu'en Suisse, en Allemagne, au Danemark, atteignant son pic à plus de 200 km/h sur l'île de Ré. Le lendemain, Versailles a perdu dix-huit mille arbres. Jonchées de bois, de troncs, de branches... Quatre-vingt-dix-neuf personnes sont mortes ou portées disparues. C'est ce soir-là que vous décidez d'écrire.

C'est un de ces moments étranges devant la page, où vous êtes seul, absolument seul, mais le monde entier est là, à portée de la main, et l'immense palette des temps. Vous remontez encore, une autre tempête, bien des années plus tôt... Cette fois, nous sommes à Saint-Malo, dans une rue sombre et étroite appelée la rue des Juifs, dans une chambre dominant une partie déserte des murs de la ville. À travers les fenêtres de cette chambre, on aperçoit une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils. Le mugissement des vagues soulevées par les bourrasques annonçant l'équinoxe d'automne n'empêche pas d'entendre les cris d'un enfant qui vient de naître, au cœur de la tempête, sur la pointe d'un rocher...

Et maintenant il faut traverser encore, dévaler les pentes et les années, vous passez à travers les séismes, les volcans, vous êtes emporté dans une sorte de typhon déroutant, vous montez, vous redescendez, il vous faut désapprendre tout ce qu'on vous avait dit, et la manière même de le dire, de suivre ou de ne pas suivre le récit. On vous avait appris à raconter, bien sûr : l'histoire, une histoire. Mais maintenant que les siècles s'enroulent, que les mémoires grondent, le temps lui-même semble sorti de ses gonds. Vous croyiez savoir lire, évidemment. Mais il y a mille manières de lire et ceci vous ne le saviez pas, mille propositions nouvelles et leurs propriétés inédites : contraction des pupilles, dilatation des durées. Bientôt, des boules de temps dévalent dans tous les sens et vous entraînent dans tout un désordre de gens. Le danger est que le temps vous avale à chaque bouchée, il faut sortir de là, s'extraire de ce patatras, de ce faux rythme du temps pour plonger dans tous les autres. Désormais les temps sont ouverts, ils sont des volcans, débordés, débordants, furie du temps rouvert, musique. Oui, voilà, il faut *musiquer* tout ça.

Il ne s'agit pas de brocanter des souvenirs, mais de reconstituer une mémoire. Le temps ne s'écoule plus uniformément, universel, absolu, invariable. Il faut réussir à le remonter — devenir plus ancien que soi — et en même temps à le descendre — comme on descend un rapide, comme on écrit un haïku, comme on tranche le nœud d'un sac —, à le dévaler en tous sens. « Nos récits sont s'il se trouve de longues respirations sans début ni fin, où les temps s'enroulent. Les temps diffractés. Nos récits sont des mélodies, et des traités de joyeux parler, et des cartes de

géographie, et de plaisantes prophéties, qui n'ont pas souci d'être vérifiées », disait l'oncle Édouard au siècle dernier (déjà!). C'est une histoire en herbe, en touffe de magnolia sauvage. La France est à ce prix. Virages du monde, courage du typhon. Tempête de l'écrit. La parole s'enroule, se tresse à d'autres paroles, encore, suscitant des révélations inouïes. Voilà, vous commencez à comprendre, écrire est cette migration même, dans ses voltes et retours, ses douleurs féroces, sa joie inépuisable.

Alors, vous voici rendu, bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays. Tout le passé revient, impur : un passé métissé de différents passés, de différentes cultures. Sous toutes ses différentes formes, un passé non conforme. Ce qu'on appelle l'origine est un tourbillon, qui brasse et qui mélange, un héritage sans doute, mais un héritage multiple, mélangé, divisé... c'est un orchestre, un opéra : il faut l'oreille absolue pour l'entendre, c'est un vivier de voix.

Ce sont des problèmes de durée, de mouvement, de vitesse, de répétition ou de stagnation, de transformation. Ils requièrent une technique spécifique et subtile, une forme très précise et en même temps très mobile — roman — et c'est ce qu'on appelle une œuvre, un étrange mélange de friction et de fluidité... Tous les éléments maintenant se stabilisent sur ma table, y trouvent leur forme, leur texture propre. Comme des sons se connectent et se condensent, trouvent leur place sur une tablature, y font entendre enfin leurs motifs, leur mélodie. Au bout du compte, le temps lui-même pourrait bien ne plus du tout se ressembler.

I

TOKYO TIME TABLE

Les Français se grattent, se tâtent, se fendent... Savent plus par quel bout prendre la France. Ils blablatèrent, ils s'empêchèrent... Êtes-vous mieux français que lui? Êtes-vous plus français que moi? Tout est noué, crispé, contracté. Un complet *malentendu*, en somme.

C'est ce que je disais ce midi avec Fritz... Fritz, mon collègue à la télévision, un Français lui aussi. C'était juste après le déjeuner, on était assis là sur les banquettes, on regardait les hôtes d'accueil en attendant la reprise du tournage... C'est à peu près tout ce qu'il y a à faire, à la télé. Je fais de la radio aussi, mais ça n'a rien à voir, c'est le cas de le dire. La radio est un royaume, celui des ondes de la voix : pour convaincre, il faut aller chercher loin à l'intérieur de soi, faire remonter le vrai, l'instant, une sorte de pulpe de l'émotion débarrassée de l'écorce des choses... À la télé, tout est réglé pour et par l'image, disposé en fonction de son effet immédiat — d'où tous ces préparatifs interminables face à la caméra : le plus petit geste, le moindre sourire doit être répété des dizaines de fois... L'image appelle



dans son *ordonnance* même ces séances de pose sans fin, ces attentes du rien.

On n'a pas à se plaindre bien sûr... Après tout, on est payés, hein ? L'émission *Miroirs de la France* que je présente avec Fritz est une des meilleures de la télévision japonaise, tout le monde nous le dit... Ça ne mange pas de pain. Deux émissions par semaine, avec deux rediffusions en fin de soirée, les gens qui vous reconnaissent dans la rue, les filles qui attendent à la sortie des studios, le sourire aux lèvres et le papier à la main... Autographes, petites griffures noires sur la page blanche : on dialogue en français, en japonais... et plus si affinités... De quoi pourrais-je me plaindre ? Je présente la France ! Je la représente ! Je l'incarne ! Et puis on est payés. Pas si bien qu'on croit, mais quand même... Littéralement payés pour ne rien faire... pour perdre son temps... C'est la télé ! Alors en attendant, on cause...

Mais voilà, ça recommence... L'émission va reprendre, on se lève vite, on y va. Tout est réglé comme sur des roulettes. Contrôle total, passage au crible de l'écran.

Et tout d'abord : maquillage.

Ils vous disent que c'est pour mettre en valeur votre visage, cacher les rides, estomper les défauts, dissimuler les gerçures, mais en fait c'est tout le contraire, évidemment, c'est pour le faire disparaître en tant que visage, lui enlever sa moindre spécificité de figure humaine... Falsification faciale. Le visage doit disparaître pour qu'advienne le règne des masques de plâtre. À intervalles réguliers, une jeune

femme vous touche et vous retouche : pom-pom de la poudre sur les joues et sur le front, la télé vous avale et vous ravale, sourcils ombrés, pommettes ouatées, surveillance discrète de votre profil... (Un mufle, un museau, un groin... Maintenant, tu donnerais n'importe quoi pour pouvoir revenir de l'autre côté de ton visage.) C'est le coup de main du maquillage, par ravalements successifs on vous fait une tête bien présentable, une tête qu'on puisse déposer sur la table de la salle à manger, un visage *bon teint*.

Les femmes, c'est encore pire : le maquillage dure des heures, on leur passe crèmes, poudres et onguents... on les entube, on les vaseline... elles se laissent faire, contentes même... Turbans, sparadraps, pansements de sarcophages... Les voici momies, les voici scalps. Elles disparaissent sous un halo de poudres, un nuage de laques et de parfums. En même temps, elles aiment ça, elles rient sous cape, elles se font des mines... Kimiko et Kate, mes collègues... Charmantes toutes les deux : l'une brune et grande, japonaise, la peau très blanche, l'autre boulotte et blonde, américaine, de petits grains de rousseur sur les pommettes. Charmantes toutes deux et donc vampirisées à mesure de leur charme, on leur fera faire tout ce qu'il faut pour ça. Pour l'instant elles papotent, le monde semble suspendu à leurs bavardages badins, la quantité de poudre qu'il faut pour repousser le réel dans les lointains... Je les regarde sortir peu à peu de leur vrai visage, entrer dans un nouveau monde sans cernes, sans ombres, tout un univers de caméras et de fond de teint. Elles sont littéralement *embobinées*. Petites

vignettes publicitaires pour un usage quelconque, vouées à l'effacement.

À mon tour. Je passe moi aussi dans la salle des spectres. Je regarde les miroirs — est-ce bien moi, là, sur l'écran? —, les diverses poudres, les cosmétiques, la boîte à outils, les grenades, les fusils à gel... Un véritable arsenal. C'est la guerre, vous dis-je. La maquilleuse est jolie, souriante, professionnelle. Elle fait son travail avec application. Le pinceau passe et repasse sur mes traits. Diktat hallucinant de l'apparence : le grain de la peau disparaît à l'œil nu, le nez ne sait plus où donner des ailettes entre les baumes et les huiles. Puis, sèche-cheveux. Une immense soufflerie se met en marche sur votre tête, sur vos sourcils, dans vos oreilles : l'univers entier est comme vaporisé, tous les sens aplatis, laminés, figés en bandelettes... momie télévisuelle, l'Égypte qui recommence! Ils vont me transformer en image, par tous les moyens. On est dans la substance même du faux.

Société des ombres... société qui mange les corps... La télé vous mange et vous recrache... Vous êtes atomisé en plusieurs milliers de facettes... myriades de myriades... on vous fabrique un nouveau corps... plus beau, plus propre, plus parfait que l'autre. D'où l'ébahissement fantastique lorsqu'une spectatrice vous voit un jour en chair et en os : « Ah, mais je vous voyais plus grand... plus petit... plus sérieux, moins bronzé!... » Mais bien sûr, madame, puisque ce que vous voyez, ce ne sont que des images de corps... À la limite, elle voudrait bien que vous redeveniez image, là, tout d'un coup, magie du spectacle!... « Il a fait ci, il a dit

ça... C'est comme à la télé!... » Certains se prêtent très bien au jeu d'ailleurs, caricatures dans le réel comme sur l'écran, ne sachant plus bien faire la différence à force, en rajoutant dans leur propre statut, s'efforçant de coller à leur effigie, leur emblème blême... Répétitions infinies du rien... Ce sont les grands mages de l'image.

Puis une petite assistante pimpante — genre infirmière — arrive : c'est la coiffeuse. Tout plein de bombes dans sa sacoche. Bandoline, brillantine... Gomina. Et puis le gel... Le gel, évidemment : tout est fait pour vous fixer. Cela peut prendre des heures. Elle nous frise, nous défrise, elle nous mise en plis. Pendant ce temps, les deux directrices du programme discutent : babil intarissable des dernières nouvelles *people*... On dirait qu'il n'y a que ça qui les intéresse, dans les couloirs de la télévision : qui couche avec qui, qui s'est marié avec quoi... Je pense au vers de Saint-John Perse, que je lisais tout à l'heure en attendant la reprise du tournage : « Quand vous aurez fini de me coiffer, j'aurai fini de vous haïr »... Ça y est : le séchoir s'arrête enfin, on range les poudres et les cosmétiques. La transformation a eu lieu. Vous voici mué en cafard cathodique.

C'est l'heure de la mise en place : on vous a dit exactement où vous mettre. Vous rampez à votre siège. Que plus personne ne bouge... Les caméras ne supportent pas les images floues, bougées, tremblées... Chacun à sa place, une place pour tout le monde.

Dominique ROLIN *Plaisirs — Train de rêves — L'enfant-roi*  
 André ROLLIN *Quelle soirée*  
 Clément ROSSET *Route de nuit (Épisodes cliniques)*  
 Wanda de SACHER-MASOCH *Confession de ma vie*  
 Jean-Jacques SCHUHL *Entrée des fantômes — Ingrid Caven*  
 Bernard SICHÈRE *L'Être et le Divin — Pour Bataille — Le Dieu des écrivains — Le nom de Shakespeare — La gloire du traître*  
 Philippe SOLLERS *Poker. Entretiens avec la revue Ligne de Risque — Le rire de Rome (Entretiens avec Frans De Haes)*  
 Leo STEINBERG *La sexualité du Christ dans l'art de la Renaissance et son refoulement moderne*  
 Bernard TEYSSÈDRE *Le roman de l'Origine (Nouvelle Édition revue et augmentée)*  
 François THIERRY *La vie-bonsaï*  
 Chantal THOMAS *Casanova, un voyage libertin*  
 Guy TOURNAYE *Radiation — Le Décodeur*  
 Jeanne TRUONG *La nuit promenée*  
 Jörg von UTHMANN *Le diable est-il allemand?*  
 R. C. VAUDEY *Manifeste sensualiste*  
 Philippe VILAIN *L'Été à Dresde — Le renoncement — La dernière année — L'étreinte*  
 Arnaud VIVIAN *Le génie du communisme*  
 Patrick WALD LASOWSKI *Le grand dérèglement*  
 Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*  
 Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le sexe de Proust — Céline seul*



# Sympathie pour le fantôme Michaël Ferrier

Cette édition électronique du livre *Sympathie pour le fantôme*  
de *Michaël Ferrier*

a été réalisée le 07/06/2010 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en juin 2010 par CPI Firmin-Didot  
(ISBN : 9782070130047)

Code Sodis : N44700 - ISBN : 9782072413179

Numéro d'édition : 176321